

Mauvaise mère

***De l'encre sur la vie***

43, rue du Caire 75 002 Paris  
Courriel : [encrecurvie@no-log.org](mailto:encrecurvie@no-log.org)

Paris, Mai 2004  
ISBN : 2-9521637-0-7

Nathalie Mlekuz

# Mauvaise mère

*Nouvelles*

*Illustration de couverture et maquette réalisées  
par Marion Puthod*

*«Je ne crois pas à l'immortalité de l'âme individuelle. Je crois seulement à l'immortalité des pensées. C'est mieux ainsi. Le penser est ce qui donne à la matière humaine sa forme. Il faut que l'individu meure pour que cette forme continue de prendre forme en d'autres formes, continue de se transmettre vivante en d'autres humains.*

*J'ai reçu, j'ai transmis. Je me sens quitte envers ceux qui m'ont donné. Soyez quitte à votre tour de la même façon que moi. La caravane des individus passe. La conscience, l'inconscient restent. Il n'y a personne d'autre à remercier»*

Didier Anzieu

## LE VENTRE COLLÉ AUX OS

*11 janvier*

**U**n jour de retard. J'ai les nausées. Surtout le matin. La dernière fois aussi. J'y ai cru pendant une semaine. J'aurais mis ma main à couper. Mon mari avait acheté un test à la pharmacie. Comme ils ne les vendent que par deux, j'avais utilisé le second pour vérifier que le premier n'avait pas menti. Je ne veux pas revivre ça.

*12 janvier*

Dix mois que j'attends. Il paraît que c'est normal quand on a presque quarante ans. Je n'en peux plus d'avoir du sang entre les jambes. C'est humiliant à la fin, ces règles qui vous rappellent chaque mois que

vous êtes une femme, sans l'être vraiment. Soyez patiente m'a dit ma gynécologue, il n'y a aucune raison pour que ça ne marche pas.

*13 janvier*

Mon mari s'est réveillé tôt. Il voulait faire l'amour. J'étais à moitié endormie, je n'avais pas envie. Il m'a demandé si ça ne me dérangeait pas qu'il se branle. J'ai dit non. Mais juste après j'ai pensé que ce serait trop bête. De gaspiller son sperme. D'autant plus que je ne suis toujours sûre de rien. Alors j'ai dit si. Si, ça m'embête.

*14 janvier*

Hier, dans le métro, j'ai failli vomir. C'est étrange ces nausées qui ressemblent à des promesses. Mélange d'écœurement et d'espérance. Je suis allée au cinéma. Avec Anna. Anna n'a pas d'enfant. Elle

n'en veut pas. Après, elle a commandé une vodka. Moi aussi. Et j'ai fumé ses cigarettes. Cinq. Elle m'a demandé, tu fumes toi maintenant ? Non, c'est juste aujourd'hui. Pourquoi ? J'ai répondu que je ne savais pas. C'était vrai. Je n'avais que des raisons pour ne pas fumer. Ni boire. Surtout dans les trois premiers mois.

*15 janvier*

Louisa est tombée enceinte au moment où elle venait de trouver un autre travail. Elle s'apprêtait à signer son contrat. Elle aurait pu se taire. La loi le prévoit. Moi, je l'aurais fait. Evidemment, après, ils le lui auraient fait payer. Elle aurait été marquée au fer rouge. Elle serait devenue celle à qui on ne peut pas faire confiance. Celle qui ne dit pas tout. Qui n'est pas transparente. Elle n'a pas eu ce courage. Elle a préféré jouer carte sur table. Etre honnête comme elle dit. Comme s'il s'agissait d'honnêteté et non de confort personnel. Ils lui ont rétorqué que, dans ces circonstances, elle ne les intéressait plus. Elle a serré

les dents. Elle ne s'y attendait pas, toute persuadée qu'elle était que l'honnêteté est toujours récompensée. L'honnêteté peut-être. Pas la lâcheté.

*16 janvier*

Mon mari dit que si ça continue, il prendra une autre femme, parce qu'il ne veut pas être une branche morte. Non. Il préfère changer de femme. Même s'il m'aime. Il dit que je pense trop. Que je ne suis qu'un gros cerveau posé sur une longue tige. Que mon corps ne sert qu'à tenir ma tête. Que c'est pour ça que je ne tombe pas enceinte.

*17 janvier*

Il y a les nausées mais aussi des choses bizarres dans mon ventre. Une tension. Le sentiment d'un corps étranger luttant pour exister. Se déployer. Un tiraillement au niveau des seins et du pubis. Comme si, subrepticement, la peau commençait à tisser son costume de grossesse.

Catherine jure que c'est impossible. Qu'on ne sent rien. Absolument rien. Elle dit : Moi, c'est quand j'ai cessé d'y penser que c'est arrivé. L'inverse de la méthode Coué, en quelque sorte. Elle a attendu deux ans et demi. Sauf qu'elle en avait trente. Elle.

*18 janvier*

J'enfonce mon index dans mon vagin. Loin. Le plus loin possible. Je gratte. Comme pour un frottis. Puis je le retire et l'inspecte. Avec les yeux puis le nez. A la recherche d'une trace de sang. J'enquête au plus près de la déception, avec l'espoir de réussir à l'étrangler dans l'œuf à la moindre alerte. Juste avant qu'elle ne déverse son doux parfum.

*19 janvier*

J'ai compté. Ce serait pour la mi-septembre. Juste après la rentrée des classes. J'aurais préféré octobre.

Que l'automne soit déjà bien installé. Catherine dit que les grossesses d'hiver sont plus faciles à vivre que les grossesses d'été. Sa fille est née en août. Les dernières semaines, elle passait ses journées à prendre des bains d'eau froide. Elle était tellement grosse qu'une fois calée dans la baignoire, elle ne voyait plus ses genoux. La chaleur ne me fait pas peur. Au contraire. L'été, on peut rester pieds nus. Et porter des robes légères. L'hiver, en revanche, il faut se couvrir. Se garrotter. S'emmitoufler. Le ventre est à l'étroit. Il déborde de partout. Enorme. Et encombrant.

*20 janvier*

J'ai les seins gonflés et l'estomac meurtri par l'envie de vomir. Et pourtant je suis heureuse. Plus les jours passent et plus je suis heureuse. Je ne resterai pas le ventre collé aux os.

*21 janvier*

Quand ils n'ont plus voulu d'elle, Louisa est allée revoir son ancien patron. Il a déchiré sa lettre de démission. Et il n'en a plus jamais reparlé. Pas la moindre allusion. Jamais.

*22 janvier*

Catherine : Pourquoi tu dis, Il ? Ce sera peut-être, Elle. Je dis, Il parce qu'on dit, Un bébé. Toutes les mères font comme ça. Non ? Et toutes les filles commencent par être Il avant d'être Elle. Non ?

*23 janvier*

Je fais un rêve. Les mots cognent. Ils veulent sortir. Ils se montrent de plus en plus pressants, presque violents. Je ne peux plus rester seule avec eux. Cela devient trop dangereux. Alors je les laisse s'évader. Je

les regarde courir au devant de mon mari encore ensommeillé. Et déjà je regrette, comme si l'enfant s'échappait avec eux. Je me réveille et reste allongée, malgré ma vessie trop pleine. J'attends. Que la douleur soit plus forte que ma paresse. Je guette ce point limite où je n'aurai d'autre choix, sauf à mouiller les draps, que de passer à la verticale.

L'odeur âpre de l'urine me tourne la tête. Je me redresse et m'apprête, machinalement, à tirer la chasse d'eau. L'image alors surgit, violente. Un filet rouge sur l'émail de la cuvette blanche.

# UNE AUTRE CHANCE

C'est encore un garçon. Mais ça ne m'embête pas. Au contraire. C'est comme une deuxième chance. La possibilité de faire mieux. De donner plus. Tout ce que je ne savais pas. Que j'ai appris. Raté. Que je vais pouvoir réussir. J'ai arrêté de fumer. Dès que j'ai su. La première fois, non. Je n'avais pas pu. Ils me l'ont reproché. Mon fils aîné est sorti par césarienne. A sept mois et une semaine. Il ne pesait même pas deux kilos. Ca ne se reproduira pas. J'ai arrêté. Et je tiens le coup. Trois mois déjà. Pas une seule cigarette. Pas d'alcool non plus. Pas une seule goutte. Pour le système nerveux. C'est important. Ce qu'on mange aussi. Il faut faire attention. Que ce soit équilibré. Après c'est trop tard. Le cerveau est formé. Avec des connections qui ne pourront plus se faire. Plus jamais. Des perceptions qui resteront imperceptibles. Le destin se décide tôt. Très tôt. Je ne veux

plus prendre de risques. J'ai trop fait de mal la première fois. Je surveille tout. Ce que je mange. Ce que je bois. Mais aussi ce que je dis. Ce que je pense. Je suis sûre que tout compte. Même les mots. Surtout les mots. Peut-être encore plus que le reste. Les enfants les absorbent. Nos pensées les traversent. Les imprègnent. Les irriguent. Jusqu'à rendre leur chair vraiment vivante. Et c'est comme cela que le possible se dessine. Que chacun se forge une idée du monde. Avant même de l'avoir rencontré.

Quand mon fils aîné a vu le jour, ils l'ont mis en couveuse. En me disant qu'il ne fallait pas que je me fasse de soucis. Qu'il allait vivre. A vrai dire, je n'étais pas inquiète. Cela m'était égal. Parce que je savais. Que, quoiqu'il arrive, cette vie, que je venais de lui donner, ne le mènerait pas bien loin. Qu'il n'aurait pas d'autre choix que de rejoindre le lot de ceux qui souffrent. Ceux dont les rêves restent en jachère... Peut-être qu'à ce moment précis, j'aurais encore pu inverser le cours des choses. Malheureusement, je n'y croyais pas assez. Et puis, je ne ressentais

absolument rien de cet instinct, soit disant maternel, qui aurait pu m'aider à trouver les bons gestes. Les bons mots. Je voyais mon mari qui continuait à travailler. A vivre sa vie d'avant. Alors que moi je passais mes journées à la maternité. En tête à tête avec un nourrisson miniature, occupé, dans sa bulle, à se finir tout seul. Caressez-le, faites-lui écouter les battements de votre cœur, parlez-lui, me répétaient les médecins. J'ai fait du mieux que j'ai pu. Mais je ne savais pas quoi lui dire. Si ce n'est qu'il n'avait guère de chance. D'être tombé sur une mère comme moi. Que sa vie commençait mal. Que j'aurais préféré que tout cela n'ait jamais existé. Comme quand j'apprenais à écrire. Que je ne supportais pas les ratures. Et que j'arrachais les pages de mes cahiers. Quitte à devoir les recopier. Pour que tout soit net. Sans tache. Mais un enfant, ce n'est pas une rature.

Je ne veux pas repenser à tout cela. J'ai trop souffert. Mon fils aussi. Mais son frère, c'est sûr, ne vivra pas les mêmes choses. Ce sera ma façon à moi de

réparer. Ils se compenseront l'un, l'autre. J'attaque le quatrième mois. Je ne regarde plus la télévision. Je n'écoute plus la radio. Je ne lis plus les journaux. J'essaye de ne donner que le meilleur. Je puise dans mes réserves. Dans ma force. C'est un travail de tous les instants. Un travail presque surhumain. Qui suppose une attention colossale. Pour ne pas se faire happer. Rester maître de soi. Contrôler chaque mouvement. Chaque parole. Chaque pensée. Je respire. Et je me concentre. Sur cette vie que je suis en train de fabriquer. Je rêve. A ce que cet enfant va pouvoir devenir. A l'homme qu'il sera un jour.

Une amie m'a parlé d'un génie en mathématiques. Quelqu'un qui a révolutionné la façon de penser l'espace. Sa mère avait, paraît-il, eu l'occasion, pendant sa grossesse, de faire de la balançoire et avait gardé de ce moment un souvenir enchanté. A cause du plaisir de retrouver des sensations oubliées. Mêlé à la volupté de sentir son corps. Si plein. Et si lourd. Traverser l'atmosphère. Avec grâce. Et légèreté. Moi aussi. Je suis sûre que je vais

adorer. J'attends encore un peu. Que mon ventre soit plus gros. Je regarderai vers le ciel. Et je demanderai à mon mari de me pousser haut. Très haut.

LOUISE

**M**a voisine m'a dit juste avant que je parte, Vous verrez c'est une douleur que l'on oublie vite. Je suis arrivée seule. Avec juste un sac de voyage. Mon mari est en déplacement. Comme souvent. Il m'avait fait promettre d'appeler sa mère, Ca lui fera plaisir, tu le sais et toi ça te facilitera la vie. J'ai préféré prendre le bus. Je souffre. La douleur déferle par vagues. Le répit est de plus en plus bref. La sage-femme porte une blouse jaune. Les murs de la pièce sont jaunes. On m'a donné un drap jaune. J'accompagne chaque contraction en soufflant lentement. Je songe à ma coiffeuse si fière de son fils. Alors que tous lui avaient prédit une fille. Parce que soit disant, elle le portait comme une fille... A ma belle-mère qui n'a eu que des garçons. Qui dit que Dieu l'a voulu ainsi. Et que c'est tout de même mieux que de n'avoir que des filles... La sage-femme a appelé du

renfort. Une autre blouse jaune est arrivée. Elle appuie sur mon ventre en criant C'est bien, c'est bien, encore un peu... Bravo, encore... Je pousse, comme on me l'a appris pendant les cours. Avec application. Oui, Oui, encore un peu, regardez votre bébé, regardez sa tête est en train de sortir. Je ne sens plus que la douleur. L'enfant est déjà là. C'est une fille. Louise.

Rien n'est prêt. Ma belle-mère est arrivée avec une demi-heure d'avance. Mon mari est sorti faire quelques courses. Louise dort sur le canapé. Ma belle mère s'extasie. Ne résiste pas au désir de la prendre dans ses bras. La réveille. L'embrasse. La cajole. L'accapare. L'enfant l'observe de ses grands yeux gris ardoise. Ma belle mère la serre contre elle. La pose sur son épaule. Fait quelques pas. L'éloigne de nouveau. Approche son visage tout contre le sien. Recule un peu. Et l'examine minutieusement.

— Mais c'est tout moi ! C'est incroyable ! Elle a les même yeux, le même nez, la même bouche... Il faut que je te montre des photos, c'est exactement moi

quand j'étais bébé.

Elle hésite quelques instants. Cherche un endroit où poser l'enfant. Puis se décide à la conserver dans les bras. Elle fouille son sac d'une main. Extirpe une large enveloppe. Et me la tend. Rayonnante. Avant de se pâmer à nouveau devant Louise.

J'ouvre l'enveloppe. Lentement. Contemple les photos. La ressemblance me saute aux yeux. Cruelle. Douloureuse.

Mon mari rentre les bras chargés de sacs en plastique. Ma belle-mère l'apostrophe. Ravie.

— Regarde cette photo. C'est invraisemblable ! Ta fille me ressemble comme deux gouttes d'eau.

Il acquiesce en riant.

Le jour tombe. Ma belle-mère s'apprête à partir. Mon mari l'aide à enfiler son manteau. Louise se

réveille. Ma belle-mère est persuadée que la petite a senti son départ, On n'a même pas besoin de se parler toutes les deux, c'est extraordinaire, ne t'en fais pas, mon petit canari, je vais revenir te voir très souvent, ne pleure pas jolie poupée, tu vas voir ta maman va très bien s'occuper de toi. Cela dit, elle me la colle dans les bras. Louise redouble ses pleurs. Je la berce tant bien que mal. Ma belle-mère fait quelques pas vers la porte. Puis se ravise. Revient vers moi. Et entreprend de récupérer sa petite fille. J'ai envie de pleurer moi aussi. Je serre les dents. Mon mari intervient. La gamine se calme. Ma belle-mère se veut rassurante. Elle me dit que c'est normal. Que l'on ne s'improvise pas mère. Du jour au lendemain.

Il est un peu plus de trois heures du matin. Louise hurle. Je me réveille en sursaut. Elle a faim. Dans un demi-sommeil, je la colle sur mon sein gauche. Elle me regarde les yeux grands ouverts. Je la regarde aussi. Elle soutient mon regard. Sans ciller. Et j'ai, soudain, l'impression que ma belle mère me suce le téton. D'ailleurs, elle ne le suce plus. Mais le mor-

dille. Voracement. Je ferme les yeux. J'aimerais replonger dans le sommeil. Chasser cette image le plus vite possible. J'attends un moment. Me concentre sur ma respiration. Puis sur celle de Louise. Le poids de son corps de bébé pèse doucement sur mon bras. Je sens la douceur tiède de sa peau. Je soupire. Soulagée. J'ouvre les yeux. Et croise à nouveau son regard. Fixe. Rivé sur mon visage. Qu'un nourrisson de dix jours puisse garder les yeux ouverts aussi longtemps m'étonne. Le fantôme de ma belle-mère ressurgit. Et je crois déceler une ombre de malice dans les prunelles de ma fille.

Je me promène dans la rue. Je marche à grandes enjambées. Sans vraiment savoir où je vais. Louise est dans le porte-bébé. Calée tout contre mon ventre. Je suis fière. Il fait chaud. Un temps de juin en avril. J'achète une petite bouteille d'eau minérale. Et m'assois sur un banc. Juste à côté d'une dame âgée qui, dans un réflexe, s'assure que son sac à main est toujours là, coincé entre ses genoux.

— C'est minuscule tout ça... Quel âge a-t-il ce petit bonhomme ?, s'enquiert-elle, une fois rassurée sur le sort de son sac.

— C'est une fille. Elle a douze jours.

— Douze jours. Bonne mère !

Manifestement émue, elle approche sa main et entreprend de repousser quelque peu la lanière du porte-bébé qui cache une grande partie du visage de l'enfant. Elle la regarde en souriant. Je pense qu'un jour aussi Louise sera vieille. Que je ne serais plus là pour lui tenir chaud. A l'imaginer. Seule. Petite grand-mère abandonnée. J'ai le cœur qui se serre.

Je me lève. Poursuis mon chemin. Le ciel s'est couvert. Il va sans doute pleuvoir. Je devine les premières gouttes. Je cherche un abri lorsque je sens, à l'intérieur du porte-bébé, deux mains qui me pincent la taille. Je sursaute. Ce n'est pas un geste d'enfant. Louise dort à poings fermés. Fait-elle semblant ? Je

la secoue un peu. Pour vérifier. Elle ouvre un œil. Elle n'a pas l'air du tout endormie. Je secoue un peu plus fort. Elle se met à hurler. Je n'arrive plus à la calmer. La pluie tombe drue. L'eau dégouline sur son crâne sans cheveux. Je m'en fiche. Ses cris se font de plus en plus stridents. Je suis sûre qu'elle le fait exprès.

Louise dort dans mes bras. Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il peut être. Mon mari a installé sur ma table de chevet, une lampe avec une ampoule bleue pour ne pas éblouir l'enfant lors des tétées. La lumière ainsi adoucie projette des ombres étranges et grossit démesurément ses lèvres et son front. Tandis que j'observe son visage déformé, elle entrouvre les yeux. Même dans le sommeil, elle reste toujours sur le qui-vive. Je fais mine de dormir. Ouvre un œil. Entrevois ses paupières se baisser. Se lever à nouveau. Je me demande qui des deux attend que l'autre s'endorme. Je patiente encore un peu, puis, épuisée, la repose dans son lit à barreaux. Elle cesse enfin de lutter et se laisse gagner par le sommeil. Je m'approche. Elle a le visage apaisé. Et dort la tête posée sur le côté. Les

genoux ramenés vers le menton. Petite boule minuscule blottie contre son chat en velours.

Je rêve d'une falaise. Louise est assise sur le rocher le plus élevé. Les pieds dans le vide. J'ai peur. Très peur. Elle glisse. Lentement. Je cours vers elle. Elle me voit. Me tend les bras. Je veux l'attraper. Mais elle disparaît. Je glisse à mon tour. Et le rire de ma belle-mère accompagne ma chute.

Le temps presse. Ma belle-mère insiste. Elle veut garder Louise toute une nuit. Je résiste. Je suis persuadée que si ma fille reste toute la nuit, elle sera définitivement contaminée. Mon mari ne comprend pas les raisons de mon refus. Il répète que le film commence dans un quart d'heure. Qu'il faut prendre une décision. Je suggère que nous venions la récupérer. En sortant du cinéma. Il préférerait que nous passions la soirée tous les deux. Ma belle mère me lance un regard noir. Je sais qu'elle pense que je ne mérite pas un mari aussi attentionné. Je me sens complètement déchirée. Le film commence dans dix

minutes. Je n'ai pas envie d'aller au cinéma. Je veux rester avec ma fille. Et la protéger de cette belle-mère qui, chaque jour, l'envahit un peu plus. Je ne sais pas l'expliquer. Je sais juste que ma belle-mère se sert de ma fille pour me surveiller. Me torturer. Me rendre folle. Mon mari s'énerve. Il dit que nous allons rater le début du film. Je cède. Et abandonne Louise dans les bras de sa grand-mère. Elles affichent toutes les deux un sourire radieux. Qui m'insupporte.

Ma belle mère ne cache pas sa déception. Mon mari lui explique que, debout depuis six heures j'étais intenable. Je suis inquiète. J'ai le sentiment qu'il est trop tard. Que je n'ai plus aucune chance. Louise est installée sur une couverture à même le sol. A côté d'elle, une boîte à musique diffuse un air de comptine galvaudé. Allongée sur le dos, elle joue avec ses pieds. Je m'approche. Attendrie. Elle me regarde. Presque effrayée. Et se met à pleurer. Ma belle-mère jubile. Elle me pousse. Sans ménagement. Attrape l'enfant sous les épaules et la lève jusqu'à elle... Je suis là mon bébé, ne pleure pas mon petit colibri, je

suis là tu n'as rien à craindre... Je suis tétanisée. Ma belle mère en profite pour enfoncer le clou, C'est ta maman qui est là, tu la reconnais ta maman... Et ton papa aussi... Tu l'aimes beaucoup ton papa, hein... Tu as envie de l'embrasser ? Mon mari avance de quelques pas. Louise se laisse transbahuter. Sans réticence. Doucement. Je lui tends les bras. Elle se remet aussitôt à pleurer. Mon sang ne fait qu'un tour. Je dis à mon mari que si sa mère veut l'enfant, elle n'a qu'à la garder. Il me dévisage. Interloqué. Puis, d'un geste tendre, m'enlace les épaules. Et m'assure que j'ai besoin de repos.

Ma belle-mère vient de partir. A la demande de mon mari, elle est restée tout l'après-midi, avec Louise. Soit disant pour que je puisse me changer les idées. Je suis allée faire les magasins. Au retour, je n'ai pas échappé au scénario habituel. Les pleurs de ma fille et les insupportables commentaires de ma belle mère, Mais si, tu vas voir, ta maman va bien s'occuper de toi. Je suis épuisée. A bout de nerfs. J'installe Louise dans sa baignoire rose. A moitié remplie d'eau. Elle

me sourit. Elle commence tout juste à se tenir assise. Je l'observe du coin de l'œil tandis qu'elle agrippe un à un ses jouets. En babillant. Elle semble tranquille. Mais avec le temps j'ai appris à me méfier. J'ai raison. Soudain, sans que rien ne l'explique, elle m'éclabousse violemment. J'ai de l'eau plein les yeux. Elle rit. D'un rire qui n'est pas le sien. J'essaye de trouver une serviette tandis qu'au même moment je la vois perdre l'équilibre. Et basculer la tête en arrière. D'instinct, j'étends mon bras vers elle. Pour la redresser. Mais mon geste s'arrête en cours de route. Je veux savoir. En avoir le cœur net. Elle se débat. Suffoque. Le regard voilé par une brume humide. Je fixe les bras désemparés qui tentent d'agripper l'un des bords en plastique. Je m'attarde sur son corps hoquetant. Incapable de se redresser seul. J'attends. Fébrile. Peu à peu, ses bras cessent de gigoter. J'observe encore quelques bulles. Un sursaut. Puis plus rien. Juste un petit corps blanc de bébé. Inerte. Flottant dans une baignoire rose.

## DÉLESTAGE

Elle dit que c'est venu avec l'âge des bêtises. Quand elle a commencé à gronder sa fille. A se fâcher. A lui promettre des fessées. A la punir. Les phrases jaillissaient. Sans qu'elle puisse les contrôler. Encore moins les penser. Elles forçaient le passage. S'échappaient. Poussées par une force énigmatique. Les gestes aussi. Elle était comme possédée. Prise en otage. Les mots la dominaient. L'asservissaient. Au début, elle les prononçait. Sans même les entendre. Happée par une chorégraphie imposée. Prisonnière d'une partition qui la dépassait. Elle les infligeait à sa fille. Tels quels. Sans états d'âme. Comme s'il n'y avait pas d'autre alternative. Les phrases la traversaient. Elle n'était plus qu'un lieu de passage. Une terre d'accueil. De transit. Une escale corporelle.

Elle dit qu'il lui a fallu du temps avant de réaliser

que ce flot de paroles ne lui était pas inconnu. Que ces phrases, jetées les unes contre les autres, pour menacer, contraindre, exiger... lui rappelaient quelque chose. De lointain. D'impératif aussi. Quelque chose de cette époque où faute de mots à soi, on ingurgite ceux des autres. Sans savoir qu'ils nous colonisent. Et nous éloignent de l'enfance bien plus que le corps ne le fait.

Elle dit qu'il lui a fallu de la patience. Pour comprendre. Que ces phrases n'étaient pas les siennes. Qu'elles lui préexistaient. Vieilles pour certaines de plusieurs millénaires. Avalées puis recrachées. De siècle en siècle. D'un corps à l'autre. Mécaniquement. Toujours dans le même sens. Du plus grand vers le plus petit. De l'enfant devenu adulte vers un autre enfant. Comme une vengeance. Un règlement de comptes. Inéluctable. Un rite de passage d'un monde à l'autre. D'une place à l'autre. Elle dit que pour mettre un terme à cette danse immortelle, il faudrait s'arrêter sur chaque phrase. Eplucher les mots un à un. Les éventrer. Les disséquer. Mettre à nu leur

vérité. Ce mélange de violence et de reniement. D'amertume aussi. Le désir de faire plier mêlé à la blessure ancienne d'avoir soi-même dû se soumettre. Un besoin de domination enraciné dans un souvenir d'impuissance. La jouissance du pouvoir associée à un archaïque mépris pour ces adultes qui dictaient leur loi. Imposaient leurs codes. Leurs représentations. Pressés de nous happer dans ce monde où ils s'étaient eux-mêmes faits aspirer. Jusqu'à s'y engloutir.

Elle dit qu'il faudrait remonter le torrent à contre-courant. Jusqu'à sa source. Pour retrouver des mots sans mémoire. Lavés de toute dissonance. Libres de tout réinventer. Mais qu'elle n'en a pas la force. Que l'étreinte du passé est trop puissante. Trop prégnante. Que personne ne peut lutter contre ça. Sauf à se taire. Se taire...

QUELQUE CHOSE DU POSSIBLE

L'idée n'était pas préméditée... Non...  
D'ailleurs, ils ne l'ont pas contesté... Ils se sont accrochés au coup de folie... Rien que la folie, pure et dure, qui se serait immiscée dans ma tête... Sans que je puisse y faire quoique ce soit... Ils avaient l'air d'y tenir... Comme s'il s'agissait de la version la plus présentable... La seule acceptable... Je n'ai pas protesté... Il y a des gens qui n'ont aucune idée des gouffres qui les habitent... Qui ne soupçonnent même pas leur existence... Le psychiatre a parlé d'ambivalence profonde... D'une oscillation perpétuelle entre l'amour et la haine... Je peux moi jurer qu'il n'y avait aucune haine... Juste le désir d'être moi... Vraiment moi... De ne plus tricher... D'aller jusqu'au bout de ma vérité... Quitte à bafouer leur loi, leur morale, leurs certitudes... Aucune haine... Non... De l'amour... Rien que de l'amour...

De l'amour peut-être différent de celui qu'on nous jette en pâture... Mais de l'amour quand même... Tout le temps, je n'ai pensé qu'à eux... J'avais une conscience exacte de ce que j'étais en train de faire... Ils n'ont pas crié... Ils ne se sont même pas débattus... Ma fille s'est réveillée lorsque j'ai attrapé l'oreiller posé sous sa tête... Elle m'a souri... Moi aussi... Nous nous sommes quittées comme ça... Dans ce silence serein, dépouillé de tout mensonge... J'ai appuyé l'oreiller sur son visage... Doucement... Elle n'a pas tenté de me repousser... Elle m'a fait confiance... Jusqu'au bout... Comme si elle pressentait que ce chemin la délivrait d'une vie qui, de toute façon, ne tiendrait pas ses promesses... C'est ce qui m'a donné la force de continuer : la conviction d'accomplir mon destin... D'être là où j'avais quelque chose à dire... Quelque chose qui m'appartenait... Que je savais être dans le vrai... Mon fils était couché sur le côté... Avec son pyjama bleu... La couverture repliée sur ses pieds... Il n'a pas souffert... Non... Ni l'un, ni l'autre... Ils n'ont pas souffert... J'étais là, à côté d'eux... Leurs corps le savaient... Ils

sont morts heureux... J'en suis sûre... Il suffisait de les regarder...

Ils ont dit que je reconstruisais... Que je me faisais une idée de mon geste qui n'avait rien à voir avec ce qu'il avait dû être... Que c'était la seule façon que j'avais de pouvoir me supporter... Que pour tuer il fallait de la haine... Forcément de la haine... Ils n'en démordaient pas... Comme si ma parole ne comptait pas... Comme s'ils savaient mieux que moi... C'est comme ça que j'ai compris... Que ma version des faits importait peu... Que j'étais désormais passée sur l'autre rive... Celle des parias... Des criminels... Celle des corps capables du pire... Ceux dont les mots seront à jamais suspects... Entachés d'inadmissible... Et que l'essentiel, pour eux, n'était pas d'essayer de me comprendre... Mais, plutôt, de rendre l'horreur supportable... Respirable... De la circonscrire... En l'habillant d'un vernis d'humanité... Un visage... Des excuses... Des circonstances atténuantes... Un récit qui fasse sens... Un enchaînement logique... Des mots solidement noués auxquels ils puissent s'accrocher...

Sans trop d'inconfort... Un écran verbal jeté sur l'insoutenable... Pour se préserver... Ne pas se hasarder là où ça crève les yeux... Là où ça pue vraiment...

Ils se sont rués sur mon passé... L'ont dépecé... Disséqué... Rongé jusqu'à l'os... Ma vie déballée au grand jour... Toute mon intimité... Déversée... Sans retenue... Ils avaient l'air étonnés... Je crois qu'ils attendaient autre chose... De la misère... Dans leur tête, ce sont surtout les pauvres qui tuent leurs enfants... Faute de mieux, ils se sont emparés des fissures les plus infimes... De tout ce qui était de nature à les rassasier... Ils se sont agrippés à certains faits... Les agençant les uns aux autres... Inventant des liens de cause à effet... Jusqu'à construire une histoire qui tienne debout... Une histoire qui n'était plus vraiment la mienne... Mais qui semblait les satisfaire... Une nouvelle peau... Taillée sur mesure... Du côté de la folie passagère... Du déraillement... De l'accident... J'ai senti que c'était le prix à payer pour rester l'une des leurs... L'issue qu'ils m'offraient... Une planche de salut... Une main tendue dont ils n'imaginaient

même pas que je puisse préférer ne pas la saisir...

Je savais qu'ils se trompaient... Que leur récit ne disait rien de la force qui m'avait poussée à accomplir ce meurtre... Rien de l'étrange confiance qui m'habitait à ce moment là... Ni de ce sentiment d'être exactement là où je me devais d'être... Je savais que la vérité était ailleurs... Mais que pour l'atteindre, il aurait fallu qu'ils prennent le risque de s'aventurer au delà des limites de leur propre surdité... Qu'ils aient le courage de regarder la mort en face... De la débusquer là où elle se trouve vraiment... Le cran de se confronter à leur propre ignominie... Leur propre haine... Celle là même dont ils préféraient se délester en la faisant mienne...

J'ai tué mes enfants... De mes propres mains... J'ai tué ceux que j'aimais le plus au monde... Je savais qu'après ce serait fini... Que je ne pourrais plus les embrasser... Ni les tenir dans mes bras... Que je n'entendrais plus le son de leur voix... Que je ne verrais plus leur sourire... Je le savais... Et pourtant je l'ai

fait... J'ai fait ce voyage là... Au delà de ma propre mort... Parce que tuer ses enfants c'est bien pire que de se tuer soi... J'ai suivi ce chemin... Jusqu'au bout de l'irréversible... Et c'est parce que je l'ai suivi que je sais, aujourd'hui, que l'horreur n'a pas de visage... Ni d'excuse... Qu'elle ne fait que surgir... Dans un corps ou un autre... Comme un fleuve qui déborde... Une lame de fond surgie des profondeurs de l'impensé... Qu'elle s'impose... Là ou ailleurs... Pour arracher au silence ce que les mots répriment... Ce que la parole ne partage pas... Ce que les hommes refusent d'admettre... De voir... Ce qu'ils ne savent pas encore nommer... Mais qui, pourtant, existe...

Ce crime c'est le mien... Mais c'est aussi le votre... En tuant mes enfants, je n'ai fait que reprendre à mon compte l'inassumé de vos pensées les plus immondes... Je leur ai donné forme... Je leur ai prêté mon corps... Et c'est de cela dont il me faut parler... Pour que mes enfants ne soient pas morts pour rien... Pour que mon acte ne soit pas réduit à un simple geste de haine... Ou de désespoir... Inutile et vain...

Pour qu'on ne les assassine pas une seconde fois... Sous l'honorable prétexte de me juger... Oui... C'est de cela dont je voudrais parler...

Dire haut et fort que ce que j'ai fait, toutes les mères peuvent le faire... Toutes... Sans exception aucune... Toutes triment avec elles ce désir inavouable... Inavoué... Qui bouillonne au fond de leurs entrailles... Sans qu'elles en soupçonnent la présence... Désir innommable qu'aucune ne peut approcher... Et qui, pourtant, ne cesse de jaillir au grand jour sous le masque bienséant de l'inquiétude... Cet état de tourment qui permet de concevoir le pire... Sans la moindre once de culpabilité... Aucune mère n'y échappe... Toutes, dès la naissance, se pressent près des berceaux... Collant leur visage anxieux au plus près du souffle de l'enfant... Juste pour vérifier... Qu'en dépit de cette mort redoutée, il est toujours vivant... Bien portant... Qu'elles ne l'ont pas tué... Toutes les mères transigent avec ce désir indécent... Qui les révulse... Et qui gît silencieux au plus profond d'elles-mêmes... Reprendre cette vie

dont le monde fait si peu de cas... Non par haine... Mais par amour... Pour ne plus redouter de la perdre autrement... Plus cruellement encore... Déchiquetée... Lacérée... Explosée... Ne plus tolérer cet immense gâchis... Cesser une fois pour toutes d'être complice... De cette course sans fin, qui bafoue l'essentiel... Où chacun s'agite barricadé dans l'illusion d'un «Je» qui pourrait n'être que Soi... Aveuglé par le mirage d'un avenir qui ne serait que personnel... Comme si nous n'étions pas tous englués dans ce présent qui s'exprime à travers nous... Otages du savoir d'une époque... Corsetés dans des modes de pensée qui nous complimentent... Symptômes plus ou moins douloureux d'une tragédie intemporelle... Marionnettes hallucinées d'un scénario qui nous échappe...

Toutes les mères, oui, toutes les mères cachent en elles ce désir là... Reprendre cette vie qu'elles ne peuvent qu'abîmer... Parce que l'amour émerge souillé de la souffrance du manque... Et qu'il ne s'agit pas, de toute façon, que d'aimer... Mais aussi

de contraindre... De réfréner... De formater... Pour soumettre, le plus tôt possible, ces corps tous neufs à la tyrannie de nos cadences indécentes... Les plier aux dimensions exactes de l'exigence sociale... Celles là même qui nous étouffent... Nous oppressent... Nous mortifient... Une tâche invraisemblable... Qui nous laisse seules... Face à des âmes désarmées... Seules... Et toute puissantes... Impunément... Parce que ce qui se passe, à l'abri des regards, dans la solitude du face à face, n'intéresse personne... Tout le monde ferme les yeux... Comme si les mères étaient forcément faites pour ça... Comme si elles n'étaient pas aussi des femmes, opprimées par des siècles d'histoire... Comme s'il était possible, par je ne sais quel miracle, qu'elles puissent le mieux prendre soin de ces corps si fragiles...

Je suis allée jusqu'au bout... De ce désir... Simple-  
ment parce qu'il existe... Et que mon destin était de  
l'incarner... De le sortir de l'ombre où il fermente...  
Pour que vous puissiez le reconnaître. Comme étant  
aussi le vôtre... Et non seulement le mien...

C'est cela qu'il vous faudrait comprendre... Pour que d'autres que moi n'aient plus à vous le répéter...

Mes enfants sont morts... D'une mort indolore... Je ne regrette rien... Je n'ai fait qu'accomplir ce qui devait être accompli... Là où quelque chose se devait d'être dit... A défaut de pouvoir être entendu... Quelque chose du possible de l'amour d'une mère...

## LA PENSÉE DES AUTRES

Alex se tasse dans son fauteuil, les yeux rivés sur le sol. Le psychiatre est assis en face de lui. Silencieux comme d'habitude. Il fume sa pipe. Les coudes posés sur son bureau. Apparemment insensible à la présence de l'enfant.

Alex a vu sa vie basculer un matin de décembre. Il y a deux ans. 748 jours exactement. Une voix a surgi dans sa tête. Juste après qu'il ait croisé le regard de sa mère. Une voix sourde et fugitive. Envahissante. Oppressante. Bourdonnement d'oreille, nourri de mots à peine identifiables. A demi chuchotés.

Il avait fermé les yeux. Et de façon aussi énigmatique qu'elle était apparue, la voix s'était éclipsée. Laissant son corps meurtri. Comme électrocuté.

L'épisode s'était reproduit peu de temps après, dans la voiture. Sa mère s'était retournée pour une histoire de clés. Et au moment même où ses yeux avaient rencontré ceux d'Alex, la voix était réapparue. En sourdine. Confuse et saccadée. Cette fois, il avait pourtant réussi à distinguer quelques mots. Quelques paroles distinctes. Noyées dans un charabia inaudible. Et incompréhensible. Il lui avait alors semblé que cette voix était celle de sa mère. Non pas la voix habituelle. Celle qu'il entendait chaque jour. Mais une autre. Plus secrète. Echappée de son cerveau. Comme si, résonnaient en lui, ses pensées à elle. Face à l'intensité de la douleur, il avait à nouveau fermé les yeux. Et l'instant suivant, la fatigue l'avait terrassé.

Quand la voiture s'était arrêtée devant l'école, Alex, hébété, avait hésité à descendre. L'envie de pleurer lui nouait la gorge. Son corps tout entier le faisait souffrir. Tout comme l'irréalité de ce qu'il venait de vivre. Dans la cour, les élèves patientaient. Rangés par deux, devant l'entrée de la clas-

se. Alex s'était faufilé jusqu'à eux. S'efforçant de faire comme si de rien n'était. Encore plus en retard que lui, Chloée s'était glissée à ses côtés. Alors qu'elle lui chuchotait quelque chose, Alex avait entraperçu ses yeux verts. Et la voix avait repris. Avec cette fois, un timbre légèrement plus fluet. Plus dansant. Une petite musique insouciante. Virevoltante. Accompagnée toutefois d'une secousse encore plus intense que les précédentes. Alex avait encaissé le choc. Conscient que plus rien, forcément, ne serait comme avant.

C'est sa mère qui, quelques jours plus tard, l'avait amené à l'hôpital. En pleurant. C'est impossible, Alex. Impossible ce que tu me racontes. Comme elle, personne dans sa famille n'avait cru à son histoire de voix dans la tête. Par la suite, certains psychiatres avaient parlé d'un problème d'identité. D'autres avaient évoqué une difficulté à trouver sa place. D'autres encore avaient diagnostiqué une confusion entre lui et les autres... Alex les avait laissés dire. Eux et lui ne faisaient plus partis du même monde.

Avec le temps, pour ne plus souffrir, il avait appris à observer les autres à la dérobée. La tête légèrement penchée vers le sol.

Au début de son séjour, lorsqu'il lui arrivait encore de lever les yeux par mégarde, il avait été surpris de découvrir que le regard vide de certains patients abrutis de calmants se traduisait dans sa tête par un cri unique. Démesurément aigu. Comme jailli du plus profond d'eux même. Le cri d'une pensée qui ne pense plus. Qui agonise sans que personne n'en sache rien... Face à d'autres regards exorbités, il avait parfois eu du mal à maîtriser le flot d'images qui lui envahissait l'esprit, se chevauchant, se télescopant et se percutant les unes, les autres. Sans répit.

Le nouveau psychiatre était arrivé il y a trois mois. Depuis il demandait à voir Alex chaque jour. Au moins une heure. Parfois deux. Mais il ne prononçait jamais le moindre mot. Il lisait. Sifflotait. Ou écrivait. Assis en face de lui, Alex avait d'abord passé beaucoup de temps à contempler le sol carrelé. S'amusant

à prénommer les carreaux ébréchés. A inventer pour eux des vies un peu plus dignes. Puis intrigué par la permanence du silence, il avait risqué des coups d'œil furtifs. Cherchant à découvrir ce que ce drôle de psychiatre avait derrière la tête. Il savait qu'un seul regard lui aurait suffi. Pour en savoir davantage. Mais à chaque fois, le souvenir de la douleur l'avait rebuté. Il sentait qu'il n'aurait pas la force. De l'endurer.

Assis sur sa chaise, il avait persisté à attendre. Jusqu'à ce jour où son regard s'était arrêté sur la fenêtre entr'ouverte. L'idée de sauter l'avait alors confusément traversé. Semaine après semaine, elle avait fait son chemin. Se nourrissant de nouveaux détails. De précisions supplémentaires. Il se voyait lever les yeux. Attendre que la voix se manifeste. Et puis sauter. Se laisser choir. L'esprit agrippé aux pensées d'un autre. Pour, enfin, être seul avec soi.

La fenêtre est grande ouverte. Alex redresse la tête. Sa décision est prise. Le psychiatre tire sur sa pipe. Et lève à son tour son visage vers l'enfant. Son regard est

sombre et profond. Alex s'y engloutit. Avec avidité. Désireux d'en finir au plus vite. Mais, étonnamment, son crâne reste silencieux. Il ferme les yeux. Les rouvre à nouveau. La voix demeure muette.

Le psychiatre lui sourit.

— Tu peux fermer la fenêtre, maintenant, Alex.

# DES MURS DANS LA TÊTE

**D**e sa main libre, il remonte le col de son manteau et hume l'air du soir qui s'estompe. Ses pas sont mécaniques. Comme aimantés par cet itinéraire tant de fois répété. Dépouillé de ses secrets, le décor n'existe plus. Seule importe la petite musique de l'esprit. Il l'écoute avec attention, prenant soin de gommer les fausses notes une à une. D'essorer l'angoisse, de déblayer les images incrustées et de polir les mots, surtout ceux des autres, jusqu'à les rendre silencieux. Pour enfin faire le vide. Un vide joyeux, empli des lueurs de la ville, où les pensées virevoltent toutes occupées à tisser de l'oubli. Prêtes à affronter la nuit à venir. Et cet autre jour qui s'annonce.

Elle ferme les yeux. Pendant des années, elle a emboîté son pas dans le sien. Et parcouru à son bras, sans doute des milliers de fois, ce trajet immuable.

Sans rechigner. Par amour pour lui. Tentant, soir après soir, comme il le lui avait suggéré, de saisir la mélodie de l'instant. De se persuader que le présent se réinvente chaque jour. Que la routine n'est qu'un prétexte. L'excuse de ceux qui, parce qu'ils se morfondent, préfèrent accuser ce qu'ils vivent plutôt que d'essayer de le vivre autrement. Elle n'y était jamais vraiment parvenue. Sans toutefois se l'avouer. Mais, ces derniers temps, ses pas s'étaient fait plus las, plus réticents. Comme si son corps ne digérait plus toutes ces rues. Ressassées. Jusqu'à l'écœurement.

— Et si on prenait le boulevard pour remonter jusqu'à l'église ?

Les mots sont sortis tous seuls. A toute vitesse. Petits soldats nourris au lait de la rancœur, ils se sont faufilés dans l'ombre de l'exaspération croissante. Profitant d'un instant d'extrême lassitude. La phrase semble anodine. Elle ne l'est pas. Tant d'autres étaient possibles. Pourquoi celle là ? Elle ne saurait le dire. Mais il est trop tard pour y revenir. Même non

prémédités, ces mots lui appartiennent. Ils sont nés d'elle. De sa chair, de son ennui. Les abandonner serait un crime. Un reniement. Elle n'y songe pas, d'instinct prête à se battre pour les défendre au mieux.

Il sursaute. Impromptue, la phrase le percute de plein fouet. Il ne l'attendait pas. Du moins pas ce soir. Peut-être autrefois l'avait-il redoutée. Sa mémoire se trouble. Oui, autrefois. Au tout début de leur histoire. Anna était si pleine de fougue. D'envies aussi. Il se disait qu'elle ne resterait pas. Qu'elle ne supporterait pas cette vie presque monacale, d'apparence si insipide. Avec le temps, pourtant, elle s'était apaisée. Sans paraître en souffrir. Certes, ces dernières semaines, il avait bien senti peser sur son bras un corps moins docile, plus encombrant, et avait commencé par y lire le signe d'un reproche. Quelques hypothèses, confusément esquissées, l'avaient alors empêché, plusieurs soirs de suite, de laisser ses pensées vagabonder. Au détriment de son propre équilibre. Aussi les jours suivants, faute de pouvoir s'éclairer de ses mots à elle et

ne se résignant pas à trouer un silence fait de tant d'années, il s'était résolu à ne plus voir dans ces résistances que l'indice d'une vieillesse inéluctable sur laquelle il avait préféré ne pas s'appesantir.

Elle le dévisage. A la fois inquiète et impatiente.

L'âge aidant, il a appris à survoler les situations. A ne pas s'y engluer. A se tenir en embuscade de ce qui s'agite en lui. A prendre le temps de choisir ses mots. Ceux qu'il a envie de prononcer. Et non ceux qui, les premiers, se précipitent. Il retient un moment son souffle, se concentre sur sa respiration et contemple le malaise qui l'étreint. Une angoisse sourde mêlée d'agressivité. Un peu comme si, en lui suggérant de rompre avec ce rituel si profondément enraciné en lui, elle lui demandait de se mutiler. Pour son plaisir à elle. De se trancher une main. Ou un pied. Il jette un regard furtif vers l'avenue désignée. La perspective de s'engager dans cette rue saturée de bars, de badauds et de voitures, lui est insupportable. Inconcevable. C'est au dessus de ces forces. Pas ce soir. Il aurait

fallu qu'il s'y prépare. Tout au moins mentalement.

Il expire lentement, tentant de contenir les mots qu'il sent cogner à l'intérieur de lui. Il faudrait une excuse, une explication. Quelque chose de plausible, qui ne la blesse pas. Qui évite l'engrenage de la querelle et permette de repartir au plus vite. Il cherche, fouille, gratte... Assemble dans un sens, puis dans un autre. Jette. Tâtonne encore. Enfile. Jette à nouveau. Le temps presse. Il faut se décider. Il la sent sur le pied de guerre. Faire front ? La tentation est grande. D'autant plus que les mots cognent toujours. Féroces et désobligeants. Non. Ils ne feraient qu'ajouter de l'huile sur le feu. Mieux vaut les retenir. En mobiliser d'autres. Plus tranquilles. Se jeter à l'eau. Dire ce qui est. Sans tricher.

— Vas-y si tu veux, moi je ne peux pas.

Sans avoir osé l'imaginer, elle avait espéré qu'il céderait. Spontanément. Comme on offre un cadeau. Luttant contre la déception, elle laisse le silence

retomber. Tout doucement. Elle se dit qu'il peut encore changer d'avis. Qu'il faut juste lui laisser un peu de temps. Pour se faire à l'idée. Elle le regarde. Etrangement, ses sourcils ont blanchi bien avant ses cheveux. Son visage est dur. Plus fermé que d'habitude. Il souffre. Elle le sait. Mais elle aimerait qu'il prenne sur lui. Qu'il se force un peu. Un tout petit peu. Pour lui faire plaisir. Qu'il accepte de délaissé ses habitudes. Ne serait-ce qu'un soir. Juste un soir. Elle n'en demande pas plus.

— Jusqu'à l'église, Paul... Juste ce soir, histoire de changer un peu.

— C'est impossible Anna, je ne peux pas.

— Mais pourquoi ?

— Quelque chose de plus fort que moi.

— Traverser un boulevard et en remonter un autre, ce n'est tout de même pas la mer à boire...

— Pour moi, si.

— Tu exagères.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Je ne connais personne qui soit resté traumatisé après avoir traversé un boulevard.

— C'est bien ce que je dis, tu ne connais personne parce que tous ceux qui comme moi pourraient l'être ne le font pas.

Il plonge les mains dans les poches de son imperméable. Il y a des phrases qui ne parlent qu'à soi. Qui ne disent rien à personne. Des mots pourtant simples mais qui, posés les uns à côté des autres, ne se partagent pas. Il se tient devant elle, totalement nu. Sans masque, sans fanfaronnade. Il lui offre ce qu'il ressent, au plus profond de lui même, faisant fi du ridicule. Mais elle n'y est pas sensible. Il ne lui en veut pas. Elle a toujours été comme ça. Trop infantile.

Trop bourgeoise aussi. Engoncée dans des représentations qui donnent du prix à des choses qui n'en ont pas. Il n'a pas réussi à la tirer de là.

— Tu ne veux pas faire un effort ?

— C'est impossible, Anna. C'est vraiment plus fort que moi. Je ne peux pas.

Excuse-moi, mais je n'arrive pas à comprendre ce qu'il y a d'impossible dans le fait de traverser un boulevard.

— Parce que tu n'es pas moi.

Elle le regarde encore. La colère, cette fois, se déverse en elle. Elle le trouve minable. Egoïste aussi. Fossilisé dans ses habitudes. Incapable du moindre effort. De penser un peu à elle. Elle le déteste. Il a toujours été comme ça. Préoccupé avant tout par lui-même. A la recherche de son propre bien être. Obsédé par son confort personnel. Les pensées se bousculent,

s'attisant les unes les autres. S'échinant à faire monter la pression. Elle les laisse proliférer puis s'infuser en elle. Jusqu'à en être habitée totalement. Au point de ne plus rien discerner d'autre. De n'être plus faite que d'une seule mélasse, d'une seule coulée. Grouillante et bouillonnante. L'esprit pétrifié et le corps tout entier porté par ce jaillissement de fureur, elle se laisse prendre. Sans résister.

— Ton égoïsme m'écœure...

— Ce n'est pas de l'égoïsme Anna, je t'assure.

— Tu as raison, c'est encore pire... Une incapacité totale à t'intéresser aux autres, à donner, à faire plaisir.

Il baisse la tête. Il se retrouve exactement là où il aurait aimé ne pas être. Empêtré dans un verbiage inutile. Contraint de débiter des mots qui prêchent pour leur propre chapelle. Sans s'entendre. Ni s'écouter. Des mots chargés de venin qui ne sont pas là pour

dire mais pour faire plier. Pour dominer. Prendre l'ascendant. Il faudrait inventer autre chose. Se hisser ailleurs. S'échapper. Mais comment ? Par où sortir ? Comment lui faire comprendre que certaines frontières sont infranchissables. Parce que trop bien gardées. Qu'elles sont comme des murs de béton construits à l'intérieur de soi. Inamovibles. Indébou-lonnables.

Il sourit. L'idée vient de germer. Lumineuse. Une oasis. Les mots soudain, happés dans un tourbillon, qui construisent du neuf. Du non encore pensé. C'est assurément une belle idée. Un coup d'éclat. Il sait qu'il va reprendre le dessus. Ou tout au moins impulser une autre direction. Bousculer la donne. Comme au billard. Se propulser dans une autre logique. Se dérober tout en gardant la face. Tout entier au contentement de lui-même, il en oublie de soupeser ces phrases qui, déjà, se précipitent. Faisant fi de cette vigilance pourtant si chèrement acquise au fil des ans, il les laisse éclore. Sans les surveiller. Ni chercher à savoir où elles essayent de l'emmener.

— C'est d'accord Anna. Je veux bien te suivre jusqu'à l'église. Mais à une seule condition. Que toi même tu franchisses, avant moi, l'une de tes limites. Ou plutôt ce que je suppose moi être une de tes limites.

Il cède. Il est en train de céder. C'est incroyable. Inespéré. Elle a envie d'applaudir. De l'embrasser. Submergée toute entière par cette grande vague de tendresse qui, d'un coup, engloutit la haine tout à l'heure si proche. Elle le regarde en souriant et attrape sa main, déjà prête à traverser.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— La manche.

— La manche ?

— Oui la manche. Que tu te mettes à mendier, si tu préfères.

Elle sent son sang se glacer. La haine regagne du terrain. C'est une proposition fallacieuse. Malhonnête. Démesurée.

— Mais cela n'a rien à voir avec le fait de remonter un boulevard.

— Pour toi peut-être, mais pas pour moi.

Un instant, elle s'efforce de se voir en train de tendre la main. Mais l'image d'emblée se brouille. S'embrume, laissant place à tout un tas d'excuses. Elle ? Faire la manche ? A cinquante trois ans ? Avec ce sac en cuir ? Ce manteau ? Cette écharpe ?

— Ce serait tromper les gens.

— Et alors ?

— C'est incorrect.

— Si ça t'embête tant que ça tu pourras toujours

leur rendre l'argent une fois qu'il te l'auront donné. Tu leur expliqueras que c'était un jeu. Un test. Une épreuve imposée... Mais ne t'inquiète pas trop, avec ton allure, il y a à mon avis peu de chance pour que qui que ce soit te donne quoi que ce soit.

– Mais c'est complètement disproportionné...

– Personnellement, il m'est plus facile de faire la manche que d'emprunter cette avenue...

– Ah bon ? Eh bien vas-y alors, je suis curieuse de voir ça.

Il s'éloigne de quelques pas. Colle le dos de son manteau contre la grille du jardin public, courbe un peu les épaules. Son cœur s'accélère, il tremble mais l'exercice n'a effectivement, pour lui, rien d'insurmontable. Au contraire, il est curieux de l'expérimenter. D'observer ce qui se passe sur lui et sur les autres. De prononcer ces mots, tant de fois entendus mais qui, sans les circonstances présentes,

n'auraient sans doute jamais eu l'occasion de vivre dans sa bouche. C'est un rôle de composition. Il l'endosse en recherchant l'intonation la plus juste. Tout en ayant conscience que faute de pouvoir se nourrir de vécu, d'émerger dans l'urgence et la nécessité, les mots resteront forcément en deçà de ce qu'ils devraient être. Moins dérangeants.

— Vous n'auriez pas un franc ou deux, messieurs, dames ?

Les passants ne le regardent même pas. Au contraire, ils baissent les yeux, se taisent et accélèrent légèrement la cadence de leurs pas. Faisant mine de ne pas avoir entendu alors que leur corps tout entier les trahis. Que leur gêne se devine à la façon dont leurs visages se crispent presque à leur insu.

Elle frissonne. Cela n'a pas l'air très compliqué. Il suffit de sauter le pas. De tendre la main. De prononcer la phrase en pensant à autre chose.

Il l'invite à venir prendre sa place.

Elle s'approche. Son corps se raidit.

Il se retient de sourire. Il sait déjà qu'elle ne le fera pas.

— A toi, vas-y. L'Eglise nous attend.

Elle tend la main mais les mots refusent de sortir. Bloqués. Incapables de voir le jour dans cette chair qui lutte de toute ses forces pour ne pas les accueillir. Morts avant même d'avoir vécu. Embaumés dans un vernis de préjugés. Etouffés sous un monceau de peurs. Le mur est là, bien réel. Et elle ne peut que s'y cogner. Sa main retombe tandis que les larmes lui voilent les yeux.

Il n'a plus envie de sourire. Il a gagné. Mais c'est comme s'il venait de tout perdre.

Elle se rapproche de lui et s'accroche à son bras.

Il jette un œil vers le boulevard et tente de rassembler ses forces.

Elle l'arrête avant même qu'il ait prononcé la moindre parole.

— Ce n'est plus la peine.

ENTRE LE CLAIR ET L'OBSCUR

**E**lsa avait treize ans et l'été s'étiolait dans un tourbillon de feuilles mortes. Elle avait coutume, à l'heure du crépuscule, d'arpenter les allées du jardin du Luxembourg. Quand arrivait cette heure où l'on ne reconnaît plus le chien du loup, elle s'asseyait face à l'horloge qui surplombe l'entrée du Sénat et attendait que s'éclaircissent les vastes fenêtres qui découpaient la façade. Elle reportait alors l'heure exacte sur un carnet ainsi que le nombre de secondes de clarté volées au jour précédent. C'était sa façon à elle d'enterrer ces heures lumineuses que l'automne concède à la nuit. Comme pour conjurer le mal des noctambules.

Alex a accosté Elsa, l'un de ces soirs de deuil. Il la dépassait de quelques années et portait une veste de toile écrue. Intrigué, il lui a demandé ce

qu'elle inscrivait dans son carnet. Elle a souri puis lui a montré les colonnes de chiffres, ces ribambelles d'heures et de secondes minutieusement nouées les unes à la suite des autres.

— Tu comptes les étoiles ?

— Non, c'est plus tragique que ça...

— Les morts dans le monde ?

— Simplement les minutes de clarté que la nuit décapite.

Alex a pris une chaise et s'est installé à côté d'elle.

— C'est fini pour aujourd'hui, a murmuré Elsa en refermant son calepin.

— Tu recommences demain matin, à l'aube ?

— Non, même si la nuit s'étire, le jour finit toujours

par prendre le dessus. Peu importe alors que l'heure soit tardive.

— Tu redoutes les nuits ?

Elsa a approuvé de la tête, en se levant presque brusquement.

— C'est dommage, a chuchoté Alex en se levant à son tour.

Le lendemain, quand elle est arrivée, il était déjà là. Il l'attendait assis devant l'horloge. Les soirs d'après aussi. Tous les soirs jusqu'à cette nuit du 21 décembre. C'était la dernière, celle où la nuit savoure son ultime victoire. Elsa rayonnait.

— Demain ce sera l'hiver et les jours reprendront l'offensive. Le froid les dope alors qu'ils s'avachissent dès les premières chaleurs...

— Demain tu ne seras plus là ? s'est enquis Alex.

— Non.

— On ne se verra plus ?

— On peut se fixer rendez-vous le 22 juin, a proposé très sérieusement Elsa en tournant vers lui son visage grave.

Alex n'a pas répondu. Elsa n'a rien ajouté.

Le 22 juin, elle est arrivée bien avant l'heure, pieds nus dans ses sandales de cuir blanc. Elle s'est assise face à l'horloge et a extirpé de sa poche le calepin à la couverture usagée. Ses mains tremblaient un peu. Ces six mois avaient été longs. Certains soirs elle s'était attardée des heures face à l'horloge, laissant ses yeux s'épuiser, dans le clair obscur, à espérer entrevoir la silhouette d'Alex. En vain. Alors elle avait patienté, arquée de tout son être vers ce jour du début de l'été où la nuit, discrètement, subtilise de nouveau, quelques secondes au jour sans que personne ne s'en offusque.

Quand l'obscurité a enseveli les chiffres gothiques gravés sur la pendule, Elsa a compris qu'Alex ne viendrait plus. Ni ce soir là, ni les autres. Sur le coin gauche d'une page blanche imperceptiblement froissée, elle a noté les secondes travesties en pénombre et ajouté, dans une colonne parallèle, le temps passé sans Alex. Ce soir là et aussi ceux d'après.

Elsa s'est suicidée le 22 juin d'une année que personne n'a mémorisée. Une dernière fois, elle s'est assise devant l'horloge avec à ses côtés deux énormes valises. Elle était devenue vieille et n'avancait plus que par tous petits pas. Elle avait apporté une bouteille d'eau et quelques dizaines de cachets. Elle les a avalés, les uns après les autres, juste après avoir noté le chiffre 3 sur la colonne de gauche et le nombre 4 254 758 951 dans celle de droite. Puis elle a rangé le carnet dans son sac à main et s'est endormie là sans que nul ne la remarque.

Le gardien du parc l'a découverte le lendemain matin. Les policiers sont arrivés plus tard dans la

matinée. Ce sont eux qui ont trouvé dans ses valises les milliers de calepins aux pages noircies de nombres. Précieux cercueils des jours estropiés par la nuit et colossale mémoire d'une histoire d'amour à peine balbutiée...

## COMMENCEMENT

L'enfant vient de naître. La sage-femme prépare son berceau.

Sur les conseils d'une amie, la mère a apporté une taie d'oreiller pour envelopper le matelas. Une taie d'oreiller et non un drap. La sage-femme s'en étonne.

— Faites attention qu'elle n'aille pas s'étouffer avec ça...

Le ton est monocorde. La phrase emprunte l'allure d'un conseil. D'un avertissement. Un appel à la prudence. Elle s'énonce du haut d'une expérience. S'enracine dans une apparente bonne intention. La certitude d'un danger bien réel. Les mots se sont ordonnés d'eux-mêmes. Insensibles à l'horreur de l'image qui se tisse en filigrane.

Hébétée, la mère se raidit. De tout son être. Comme pour empêcher que ne surgisse trop précisément la vision de son enfant. Morte. Etouffée. Prisonnière des pliures d'une taie d'oreiller...

— Faites attention qu'elle n'aille pas s'étouffer avec ça...

La vie vient d'être donnée. Et déjà la mort se faufile. Insidieusement épaulée par celle-là même qui a aidé l'enfant à naître.

— Faites attention qu'elle n'aille pas s'étouffer avec ça.

Incapable d'entendre dans cette mise en garde validée par un statut social autre chose qu'une bienveillante recommandation, forcément justifiée, la mère s'empresse de fabriquer du reproche. A son propre égard. S'emparant à son tour du mobile trouvé par la sage-femme : la taie d'oreiller. Ce drap inapproprié qu'elle aurait mieux fait de laisser chez elle. Reprenant à son

compte l'impensable pénombre embusquée dans la parole de l'autre, elle s'enlise peu à peu dans un rôle de complice. Façonnant, elle aussi, du possible autour de la mort de sa fille. Accueillant l'idée dans sa chair. Comme s'il s'agissait du seul moyen de l'éponger. De la conjurer.

— Faites attention qu'elle n'aille pas s'étouffer avec ça...

L'espace d'une seule phrase, elles sont deux à suggérer que l'enfant pourrait mourir. Ancrant d'emblée la vie dans le terreau de son angoissante précarité. Sans même s'en douter.

— Faites attention qu'elle n'aille pas s'étouffer avec ça.

L'enfant n'a pas bronché. Mais elle seule sait. Parce qu'elle a senti les mains de la sage-femme se poser sur sa peau. Parce qu'elle a éprouvé, avec une acuité extrême, chacune de leurs vibrations. Elle sait. Que

ces mains se sont contentées de reproduire ce que les années leur avaient inculqué, cantonnant l'étreinte dans la sécheresse d'un protocole technique. Enchaînement de gestes désincarnés. Plus pressés de vérifier que d'accueillir. Et trop mécaniques pour s'émerveiller de ce qui était en train de se donner : le tout premier contact avec un être humain que personne n'avait encore effleuré... L'enfant sait. Que les mots n'ont fait qu'épingler cette profondeur amputée. Ce manque à vivre que le corps absorbe malgré tout. Et qu'il n'a ensuite d'autre choix que de recracher. Elle sait et, déjà, elle comprend. Que la vie, ici-bas, n'est que l'ombre d'elle-même. Infiltrée de l'intérieur par son propre vide. Humanité atrophiée. Charriée, à leur corps défendant, par les soient disant vivants.

# LA VIE À L'ÉTAT BRUT

**M**a fille est sortie toute gluante. Ils l'ont posée sur mon ventre. Et moi, je n'ai pas su quoi faire. Je l'attendais. Depuis des heures. Même des mois. Mais je n'avais rien prévu. Rien anticipé. Je pensais que mon corps saurait. Comme pour la grossesse. Que les gestes viendraient. Spontanément. Ils l'ont posée sur mon ventre. Et j'ai été prise au dépourvu. Je me suis sentie bête. Maladroite. Extrêmement maladroite. J'ai posé mes mains sur elle. Mais je ne me rappelle même pas de la sensation. J'ai posé mes mains. J'ai dit Mon bébé, mon bébé. Je l'ai dit d'une voix blanche. Presque transparente. Rien d'autre n'est venu. Je n'ai su dire que ça. Tout de suite après j'ai levé les yeux vers la sage-femme et l'infirmière. Parce que je ne savais pas quoi faire d'autre. J'ai croisé leur regard. Elles étaient étonnées. Elles ont presque sursauté. Elles

ne s'y attendaient pas. J'ai eu l'impression qu'elles ne pouvaient pas imaginer qu'à ce moment précis, je les regarde. Elles. C'est là que j'ai pensé que les mères, d'habitude, ne font pas ça. Qu'elles ne lèvent pas les yeux. Qu'elles n'en ont même pas l'idée. Que l'enfant forcément accapare toute leur attention. Qu'elles n'ont qu'une envie : le serrer tout contre elles. Le regarder. Le réchauffer. Qu'elles le font naturellement. Instinctivement. J'ai pensé ça. Et j'ai eu honte.

Mon enfant venait de naître. Mais moi je ne pouvais pas être là. Simplement. Avec elle. Attentive à ce qu'elle ressentait. Je ne pouvais pas penser que je touchais pour la première fois son corps. Que je découvrais sa peau. Son odeur. J'étais là. Mais sans vraiment être là. Incapable d'éprouver ce que je vivais. En exil de ma propre histoire.

J'avais trente et un ans. Je venais de transmettre la vie. Mais de cette vie je ne connaissais que le reflet. M'étant contentée de vivre la mienne. Du bout des

lèvres. Sans vraiment la sentir. Ni la penser. Mon enfant commençait la sienne. Mais je ne savais pas ce que cela signifiait. De commencer sa vie. Je n'avais aucune idée de ce qui se jouait. Pour elle. Dans ce passage irréversible. De ce qui s'imprimait. Dans l'évidence de sa chair. Je ne me doutais pas que chaque geste, chaque mot, chaque silence comptaient. Je n'y avais jamais réfléchi.

Ma fille venait de désertier mon ventre. J'étais sa mère. Ma pensée s'écrasait là. Sur ce récif inabordable. Cette place qu'il me fallait désormais occuper. Qui me poussait d'un cran dans l'échéancier des générations. Exhumant le spectre de ma propre mère. Cette femme à qui je ne voulais surtout pas ressembler. Mais dont je me sentais imprégnée. Jusqu'à l'os. Ne connaissant intimement que cette façon là d'être mère.

J'aurais peut-être pu faire semblant. Me glisser dans quelques unes de ces postures arrondies qui font partie du patrimoine commun. De ce que l'on imagine

que doit être une mère. Mais même ça je n'en ai pas eu l'idée. Comme si, en donnant la vie, mon corps s'en était lui aussi dépouillé. Asséché par l'éclat de cette existence toute neuve. Evincé par cette présence à l'état brut, ce concentré d'énergie indomptée dont l'élan torrentiel était en train d'interpeller tout ce qui en moi s'était tu. Tout ce qui, au fil du temps, s'était rigidifié. Fossilisé. Pour me tenir debout. En serré dans des rives trop étroites, le passé me débordait. Réveillant, dans son sillon, ma mémoire la plus lointaine.

A la lisière de ma conscience, des souvenirs se désossaient. Laisant affleurer la texture d'un magma enseveli dans des années d'oubli. Chaos de vibrations viscérales. Que le corps ne peut dire. Que s'il les ressuscite. Et que, souterrainement, se ravive l'exacte empreinte des tout premiers moments. Ceux où la vie s'accroche. Avec le souffle. Dans l'infini de l'espace. Alors que le réel, jusqu'alors assourdi par le filtre d'une autre peau, se déploie. Instant après instant. Dans la crudité de son étreinte. Ricochet de crispa-

tions que la chair apprivoise. Sans qu'aucune cuirasse ne la protège. Le corps se rétractant. Au moindre frémissement. Tandis que, peu à peu, s'emprisonne, dans le carcan d'un solfège originel, l'incessant res-sac du monde. Gamme de variations intrinsèques, lestées de résonances intemporelles. Délimitant pour chacun l'épaisseur d'un présent. Une manière, bien à soi, de s'installer dans l'ordonnement et la profondeur des secondes. De s'y établir. Plus ou moins de guingois.

Entraînée, malgré moi, Je revivais ma première inspiration. Impulsion irraisonnée. Déjà infléchie par la peur de manquer. Le besoin de me remplir. De me gaver. Mon premier cri. Le froid. Le vide. Et, dans ce vide, l'indiscernable perception des contours d'une silhouette. Séparée. Solitaire. Bruissante de sensations. Intenses et inconnues. Mêlant, dans un enchevêtrement singulier, le sensible au possible.

Mon enfant était posée sur mon ventre. Mais moi, j'étais ailleurs. Le corps happé par cette immense

vague de réminiscences silencieuses, je me débattais. Freinant de la force de mes pensées, pour surtout ne pas replonger toute entière dans cette matière d'avant les mots. Agrippée à l'idée qu'une mère devait forcément savoir. Et que ce n'était pas normal de ne pas savoir.

C'est comme ça que nous nous sommes rencontrées. Ma fille et moi. Avec entre nous, un corps à inventer. Un corps de mère. Qui ne pouvait pas. Qui ne savait pas. Et, aujourd'hui encore, je souffre. De ce qui aurait du être donné. Qui ne l'a pas été. Qui ne pourra plus l'être.

LE VENTRE COLLÉ AUX OS, 9

UNE AUTRE CHANCE, 19

LOUISE, 27

DÉLESTAGE , 41

QUELQUE CHOSE DU POSSIBLE, 47

LA PENSÉE DES AUTRES, 59

DES MURS DANS LA TÊTE, 67

ENTRE LE CLAIR ET L'OBSCUR, 85

COMMENCEMENT, 93

LA VIE À L'ÉTAT BRUT, 99